

L'histoire. Des avant-dernières choses

[Siegfried Kracauer]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **56 (2006)**

Heft 4

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ten erstmals alle NS-Opfer unabhängig von Staatsbürgerschaft oder sozialer Lage eine Pauschalleistung von 5000 Euro. Bis ins Jahr 2005 profitierten um die 30 000 Personen davon. Im Rahmen des Bundesgesetzes zur Entschädigung von Sklaven- und Zwangsarbeit von Ende 2000 wurden 430 Mio. Euro bereitgestellt. Ein Entschädigungsfonds, der 2001 «zur Lösung noch offener Fragen» (u.a. Sammelklagen in den USA) mit weiteren 210 Mio. Dollar dotiert wurde, konnte seine Zahlungen angesichts rechtlicher und verfahrensmässiger Probleme bis Ende 2005 noch nicht aufnehmen. Die Politik stellte bei der Begründung dieser jüngsten Entschädigungsleistungen im übrigen öfters auf die Berichte der Historikerkommission ab.

In ihrem Schlusswort diskutieren die Autorinnen die Grenzen einer quantifizierenden Untersuchung. Die ursprünglich angestrebte Gegenüberstellung des entzogenen und des zurückerstatteten Vermögens ist aufgrund der lückenhaften Aktenlage und der historischen Wertveränderungen der entzogenen Vermögen (man denke etwa an Gemälde oder Grundstücke) schlicht nicht möglich. Doch auch wenn eine Quantifizierung gelänge, so wäre sie nur von geringer Aussagekraft. Vernichtet wurden nämlich nicht bloss Vermögenswerte, sondern Menschenleben und Lebenschancen. In den Worten der Autorinnen: Auch wer überlebt hatte und nach 1945 beispielsweise seinen Betrieb zurückerhielt, konnte nicht dort weiter machen, wo er 1938 aufgehört hatte. Damit verweist das lesenswerte Buch über die methodischen Probleme einer quantifizierenden historischen Untersuchung hinaus auf die Grenzen einer jeden finanziellen Wiedergutmachung.

Gregor Spuhler, Basel

Siegfried Kracauer: **L'histoire. Des avant-dernières choses.** Traduction de l'anglais par Claude Orsoni, édité par Nia Perivolaropoulou et Philippe Despoix. Paris, Stock (Un ordre d'idées), 2006, 366 p.

La lecture du dernier livre de Siegfried Kracauer qui vient d'être traduit en français est une expérience étrange et fascinante. Ecrit en anglais et resté inachevé, le livre, méconnu, a paru il y a plus de trente ans et pourtant ses propos font écho à des débats en cours parmi les historiens. Son auteur, connu surtout pour être un critique et théoricien du cinéma et de la photographie, n'est pas historien. L'un de ses livres les plus connus *Le cinéma allemand de Caligari à Hitler. Une histoire psychologique du peuple allemand* a paru en français dans la collection «Théorie et histoire du cinéma» dirigée par Freddy Buache il y a plus de trente ans également. S. Kracauer fut dans les années vingt un intellectuel important de la République de Weimar. Elève de Simmel, proche de l'Ecole de Francfort, il était alors journaliste et critique à la *Frankfurter Zeitung*. Contraint à l'exil à l'arrivée d'Hitler au pouvoir, il se trouvera dans une situation précaire en France d'abord, puis aux Etats-Unis.

Outre ses travaux nombreux sur les médias visuels, on lui doit aussi des études pionnières sur *Les employés* (1930), *Le roman policier* (1922–1925), ou encore sur les milieux culturels du Second Empire (*Jacques Offenbach ou le Secret du Second Empire*, 1937), ou encore des essais et deux romans autobiographiques. Ecrite sous la nécessité de «réhabiliter des visées et des modes d'existence qui n'ont pas encore reçu de nom et restent de ce fait ignorés ou mal compris» (p. 57), son œuvre est profondément marquée par l'exterritorialité non choisie et une précarité dont il a fait le principe de sa vie. Ainsi en est-il de l'histoire. Son intérêt pour l'histoire a été tardif, son regard sur la discipline manifeste à la fois une surprenante familiarité et une étrange distance qui n'est nullement le regard de surplomb

porté habituellement par les philosophes ou les épistémologues ni le regard myope porté sur les traditions historiographiques nationales.

En apparence, le livre reprend des problèmes débattus parfois depuis longtemps sur la scientificité, la réalité historique, les rapports passé/présent, l'articulation du particulier et du général, le temps, l'écriture. Mais ces questions sont développées ici dans une perspective qui fait singulièrement écho à des discussions actuelles sur le lieu propre de l'histoire, l'historicité, la micro-histoire, notamment; elles s'inscrivent surtout dans une perspective qui leur donne un éclairage particulier et perspicace: la photographie dont il note le développement parallèle avec l'histoire depuis le XIX^e siècle.

Le fil conducteur s'organise autour d'une discussion critique des thèses de l'historisme (notamment Croce et Collingwood) et de l'histoire science et dans une confrontation de l'histoire émancipée «timidement pour ainsi dire, de la domination de la spéculation métaphysique et du dogme théologique». Mais l'histoire doit encore s'affranchir de l'empreinte de la science et surtout de la philosophie, ce royaume des dernières choses. Ni science «naturelle» ni littérature, l'histoire relève d'un «domaine intermédiaire» que S. Kracauer désigne comme une «antichambre», espace propre des «avant dernières choses» qui la distingue de la philosophie préoccupée elle des dernières choses. Cet espace qui constitue l'univers historique demeure un espace ouvert et infini, rempli de contingences, d'indéterminations, d'incertitudes. Le *Lebenswelt* en fait. Espace dans lequel l'historien aura pour tâche de tracer des chemins, de constituer des éléments d'intelligibilité, en se maintenant à la bonne distance et à bonne hauteur, s'efforçant de maintenir un juste équilibre entre une posture réaliste (la description des faits) et une posture formaliste (la compréhension et l'explication). Kracauer ne cache pas ses préférences pour les périodes encore instables, en formation, non pas les origines, mais les naissances. L'histoire est un voyage dans le passé, – les grands historiens, note Kracauer, ont été des expatriés – duquel l'historien ne revient jamais tout à fait le même. Chercheur en «voyage à l'étranger», il déambule dans deux temps: le sien, celui de son objet d'étude. La connaissance historique est un dépaysement, elle exige de l'historien une distanciation, un effacement de soi, ce qu'il appelle aussi une «passivité active». Cette posture de recherche et de découverte exige un effacement de soi, un «moi mobile», une identité en «état liquide». Autant que de considérations philosophiques, le cheminement de Kracauer se nourrit de conversations avec les romanciers: Tolstoï et Proust surtout. De l'expérience photographique surtout. La photo, c'est idéalement, un point de vue, une perspective et une distance sur la réalité. Le cadrage, le choix des détails, de la focale sont autant de moyens et de contraintes de mettre en évidence la réalité telle qu'elle est saisie, par un instrument, la caméra-réalité, qui découpe un champ et laisse un hors-champ. L'univers historique n'est pas un espace homogène, il peut être soumis à deux perspectives polaires et en grande partie inconciliables: microscopique, qui privilégie le gros plan, le détail, l'information, et le macroscopique qui ouvre la prise de vue sur une réalité qui est aussi d'un autre ordre. Si on retrouve bien là des débats et des questions soulevées par la *microstoria* ou l'*Alltagsgeschichte*, on se gardera d'en attribuer la paternité à Kracauer qui nous en présente des articulations suggestives.

La distance fait l'objet et donne accès à une réalité particulière qui est bougée par une modification de focale. Micro et macro sont des démarches légitimes mais d'un autre ordre, en partie incompatibles et incommensurables, parce que l'univers historique n'est pas un espace homogène. Deux principes gèrent la difficile circu-

lation entre ces espaces: la loi de perspective qui permet précisément de régler la relation entre l'angle et la distance, et la loi des niveaux, qui articule les rapports du singulier au général. Ces principes rendent compte aussi des différences sur l'intelligibilité des récits historiques: ce que l'historien gagne en ampleur en accroissant l'angle de vue, il le perd en informations et en détails que lui donne le gros plan. A l'antinomie du gros plan et du plan d'ensemble, Kracauer ajoute également une antinomie temporelle qui se joue, sans solution, entre la période et la chronologie. La première englobant des événements simultanés crée l'illusion de la contemporanéité et la seconde, enchaînant la succession des dates, celle de la continuité, l'une et l'autre, pourtant irréductibles, organisant le temps comme un flux massif, homogène, le processus historique comme un développement. Aussi perspicaces que soient ses remarques à cet égard, Kracauer ne semble pas avoir connu les travaux de F. Braudel sur la durée, et malgré sa fascination pour Proust qu'il mobilise beaucoup sur ce thème, il n'a pas intégré le temps de la mémoire ni celui de la tradition.

S. Kracauer demeure profondément sceptique à l'égard de l'idée d'un progrès de la connaissance et méfiant envers les histoires générales ou universelles, qui ne sont pour lui que des réminiscences théologiques, métaphysiques ou idéologiques. Que l'on ne se y méprenne pas cependant! S. Kracauer n'est pas un relativiste, il ne fait aucun compromis avec le relativisme. Mais avec lui la relativité historique devient un «problème embarrassant», la généralisation de ce qu'il appelle des «idées historiques», un problème de degré. Le livre est demeuré inachevé, livre-fragment donc, confidences pudiques aussi, d'un intellectuel pour qui l'histoire demeure une expérience de l'interstice, de la découverte, du surgissement, qui peut se donner comme objet de «fonder une tradition des causes perdues, donner un nom à ce qui était innomé» (p. 293). S. Kracauer n'est pas relativiste mais certainement un pessimiste actif.

Simultanément paraissent également les actes d'un colloque organisé par Philippe Despoix et Peter Schöttler (*Siegfried Kracauer, penseur de l'histoire*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Les presses de l'Université de Laval, 2006). Dialogue entre historiens, philosophes, littéraires et spécialistes du cinéma, l'ouvrage, dans une douzaine de contributions, propose des lectures croisées stimulantes autour d'un ouvrage qui mérite assurément mieux que la réception souterraine qui avait été la sienne lors de sa première parution.

Bertrand Muller, Paris

Alois Riklin: **Machtteilung. Geschichte der Mischverfassung.** Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2006, 456 S.

Riklin greift eine These von Dolf Sternberger aus dem Jahre 1984 auf, wonach die Mischverfassung – im Folgenden: MV – die Realität innerstaatlicher und gesellschaftlicher Machtverhältnisse weitaus angemessener wiedergebe als die dogmatische Fiktion der reinen Staatsform. Die MV sei eine Form der Machtteilung, die sich gesellschaftspolitisch strukturell auswirke und sich von der rechtsstaatlichen Gewaltentrennung abgrenze, welche die Staatsmacht funktionell verteile. Strukturelle wie funktionelle Machtteilungen seien idealtypische Konstruktionen, nicht schon staatspolitische Realitäten.

Diese kritische Sicht ermöglicht es dem Autor, die Geschichte der politischen Gestaltung der Staatsformen entsprechend neu, d.h. unter dem Aspekt der MV, zu